

# La réussite, une notion à repeupler

« La liberté, c'est toujours la liberté de l'autre. »

ROSA LUXEMBOURG

« Lui, il a réussi », dit-on, comme si la suite se passait de mots. Ce verbe intransitif et vaporeux se suffirait-il à lui-même ? Dans le cas d'un artiste, on associe cela au succès. Pourtant, réussite et succès sont deux notions distinctes. On peut réussir loin du succès. Il ne s'agit pas tant de dire qu'on peut aussi échouer sous les feux de la rampe que de réfléchir à la notion de réussite elle-même.

Si l'on évacue d'emblée la notion de succès dans la réussite artistique – reconnaissance et/ou profit –, que reste-t-il ? Existe-t-il des réussites à bas-bruit ? Comment raconter celles qui se font loin des côtes, en pleine mer ? Autrement dit qu'est-ce qu'une réussite qui ne serait pas l'inverse, le négatif d'un échec, d'un renoncement ou d'un refus ?

Aujourd'hui, pour une part croissante de la population, *réussir* devient *réussir à travailler*. Mais lorsque l'on peut se permettre de définir soi-même son travail, comme c'est le cas entre autres pour les artistes, il ne s'agit pas tant d'avoir *un* travail que de faire *son* travail, c'est-à-dire d'avoir la possibilité de faire ce qu'on estime être son vrai travail dans les conditions *ad hoc*. Pour une danseuse, danser et non se trémousser ; pour un acteur, incarner un personnage et non se déguiser en clown dans un grand magasin ; pour une écrivaine attraper un poème par la queue<sup>1</sup> et non faire des piges payées au lance-pierre, etc.

Ainsi, par exemple en ce qui me concerne en tant que réalisateur documentaire, j'ai rarement l'impression de faire ce que j'estime être *mon* métier : transmettre avec d'autres, par des images et des sons, un regard singulier sur le réel, être un passeur de paroles, de sensations, de silences, bref faire du cinéma, ou du moins tout faire pour m'en approcher. Dans les faits, pour subsister à court terme, je me retrouve le plus souvent à capter du visible avec une machine qui s'appelle caméra, à fabriquer à la va-vite des vidéos qui n'ont même plus la prétention d'être des ersatz de cinéma. La plupart du temps cela suffit. Le client est content. Il en redemande même. Je pourrais en vivre. Ai-je réussi pour autant ? Que vaut la réponse dès lors que je n'ai pas l'impression de faire *mon* travail ?

## DÉFINIR SOI-MÊME SON TRAVAIL, UN DROIT

Commençons par poser que définir soi-même son travail ne relève ni du luxe, ni de l'égoïsme face à la raréfaction de l'emploi et l'augmentation du chômage. L'argument de la solidarité qui consiste à dire à ceux qui *peuvent* trouver un emploi (en faisant autre chose) de laisser la place à ceux qui

<sup>1</sup> Elizabeth Gilbert, *A propos du génie* (conférence TED), 2009 - [http://www.ted.com/talks/lang/fr/elizabeth\\_gilbert\\_on\\_genius.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/elizabeth_gilbert_on_genius.html)

n'ont vraiment pas le choix ne tiendrait que s'il s'imposait effectivement à toute la population sans exception, c'est-à-dire si cette injonction au partage était équitablement répartie et assumée par tous. Sans cela, cet argument est caduc. Liberté pour les uns, travail contraint pour les autres n'est pas digne d'une démocratie. D'ailleurs, qu'une administration telle que l'ONEM se permette de forcer ceux qui peinent à trouver un emploi dans *leur* secteur à "élargir leur champ d'activité" est contraire à la déclaration universelle des droits de l'homme, article 23 : « Toute personne a droit au travail, au libre choix de son travail ». Notons au passage l'utilisation particulièrement judicieuse dans cet article du mot travail, qui n'a rien à voir avec l'emploi, on ne le répète pas assez<sup>2</sup>.

## L'OR DU TEMPS

Comme pour tout travail vraiment créatif – ce n'est pas spécifique au travail artistique – faire le métier de cinéaste nécessite du temps. Le temps de la création, c'est-à-dire celui de l'errance, de la rencontre, de la recherche, de l'essai. Que l'on soit dans l'élan ou dans la réflexion, de toute manière il faut du temps. L'autoproduction, passage de plus en plus obligé pour beaucoup d'entre nous, ne change rien. Il faut un temps considérable avant de trouver un équilibre économique via ce type de travail. Je parle ici de la possibilité d'en vivre, soit un salaire au long cours, pas d'un quelconque profit lucratif *a posteriori*. C'est malheureusement loin en amont de la formule alchimique d'André Breton, « Je cherche l'or du temps », devenue son épitaphe. Il s'agit ici d'une nécessité d'abord prosaïque.

Par exemple, le temps de mettre en mots dans un scénario l'essence d'un film à venir, le temps de convaincre un producteur et des coproducteurs de travailler avec vous, le temps de solliciter des soutiens financiers, de constituer une équipe, de fédérer des désirs et des moyens, qui eux permettront alors de réaliser le film. Cette phase préalable représente des mois et parfois des années de travail. Aujourd'hui, pour plusieurs d'entre nous, que ce soit dans le cinéma ou ailleurs, réussir ce serait avoir ce temps-là.

Disposer, d'une manière ou d'une autre, de ressources suffisantes pour faire son travail sans peur du lendemain, sans risque d'être sifflé hors-jeu, voilà donc le premier palier de la réussite, sans lequel la suite n'est pas envisageable, un premier palier difficilement accessible au plus grand nombre. Certains diront que cette liberté-là se construit, s'acquiert, avec le temps justement. Certes, les exemples ne manquent pas, mais doit-on pour autant considérer que cela suffit ? Puisque cette liberté-là peut *aussi* se conquérir, pourquoi gloser ? Parce que s'arrêter là et ne pas penser plus loin, c'est valider la lutte de tous contre tous. Cela conduit à considérer *in fine* la possibilité de créer comme un luxe, c'est-à-dire quelque chose qui s'hérite ou se mérite. Cette liberté-là ne serait donc que la rançon d'un succès préalable, le sien ou celui d'un aïeul. Peu importe si le serpent élitiste s'en mord la queue. Les autres n'ont qu'à entreprendre ; la fameuse égalité des chances est faite pour s'en servir.

Qu'il s'agisse d'être entreprenant pour créer et/ou faire de l'art est une réalité. Qu'il faille relever ses manches et avancer à la machette dans la jungle a aussi des bons côtés. Tout véritable artiste est un explorateur qui s'ignore, un éclaireur qui souvent ne (se) révèle que dans l'adversité, ou disons la nécessité. Mais doit-il pour autant ranger ses créations dans l'une ou l'autre des trois formules gagnantes : le produit bon marché qui se fait vite et mal, où comme ailleurs la productivité impose sa loi et détruit le sens, l'objet unique, celui qui s'accroche au mur des salons et prend de la valeur sur le marché de l'art, ou le *best-seller*, celui qui peut se vendre en masse comme certains films ? Quid des créations qui ne rentrent dans aucune de ces catégories ? Inutiles ?

<sup>2</sup> Corinne Gobin, *Les mots du travail en Europe*, Metis, 2/5/2012  
[http://www.metiseurope.eu/les-mots-du-travail-en-europe\\_fr\\_70\\_art\\_29387.html](http://www.metiseurope.eu/les-mots-du-travail-en-europe_fr_70_art_29387.html)

S'il *faut* devenir entrepreneur pour réussir en art<sup>3</sup>, que vaut ce type de réussite dès lors qu'elle dénature le travail, l'empêche plus qu'elle ne le permet ? Car qui dit entreprise dit investissement et donc tôt ou tard retour sur investissement, ce qui exclut *de facto* toute création qui ne répond pas à la loi du marché. Quant aux exceptions, elles ne font que confirmer la règle et ne peuvent servir de modèles. Bref, pour celles et ceux qui rêvent d'explorer les chemins de traverse en partant de zéro, entreprendre n'est pas la réponse. En tout cas, en ce qui me concerne, c'est un leurre.

## RÉUSSIR, C'EST LÂCHER PRISE

Récapitulons ! Pour réussir dans son art, il faut le pratiquer. Pour le pratiquer, il faut des ressources, qui plus est, dans la durée, afin de ne pas être obligé de faire autre chose. Or il y a dans l'essence de mon travail – comme d'autres – quelque chose qui ne relève pas de la *prise* sur le monde, une composante fondamentalement incompatible avec l'hyperactivité de l'entrepreneur. Alors de deux choses l'une, soit je me relie avec ce qui fait la spécificité de ce travail et je ralentis, soit j'entreprends, je m'agite, je déplace des montagnes et je perds peu à peu contact avec le sens-même de cet art.

Et ne venez pas dire que le talent fait la différence, qu'il permet de faire la synthèse. Le talent, c'est au contraire ce qui apparaît, parfois, lorsqu'on travaille vraiment à quelque chose, dans la durée. Le talent se reconnaît en aval, pas en amont de la création. Le talent c'est oser mettre en forme ce qui sourd en nous, par devers nous, car aussi étrange que cela puisse paraître, « créer consiste moins à s'étendre qu'à se retirer »<sup>4</sup>. On l'oublie trop souvent en ces temps de l'individu soi-disant roi, nous sommes bien plus fleuves que sources (et peut-être même rives ou berges), nous sommes caisses de résonance bien plus que boîtes aux trésors. « A travers le moi, tout se révèle, tout se refléchit, tout s'exprime. Mais par rapport à ce dont il se fait ainsi le médium, le moi est-il autre chose que ce qu'est une vague sur la mer ? Elle se forme de très loin, enfle, monte, se précipite, elle explose, elle se brise ; et pourtant elle n'existe pas. »<sup>5</sup>

Fernando Pessoa, dans son *Livre de l'intranquillité*, rappelle que « chacun de nous a sa vanité, et cette vanité consiste à oublier que les autres aussi existent, et ont une âme semblable à la nôtre ». Peut-être est-il temps d'admettre que, contrairement au mythe de la « *success story* » qui continue à faire beaucoup de dégâts, toute réussite individuelle authentique est forcément collective, fût-ce celle d'un auteur reclus dans sa tour. Il ne s'agit pas d'oblitérer l'individu, son histoire, sa singularité, sa puissance, mais de mesurer pleinement son interdépendance avec celles et ceux qui l'entourent et l'ont précédé, surtout s'il « réussit » à sortir du lot.

Ainsi, même dans la notion de réussite, « on aurait tort d'opposer l'individuel et le collectif : la vigueur de l'un se nourrit de celle de l'autre ; ce qui travaille pour l'un travaille aussi pour l'autre. Les possibilités pour chacun d'exprimer ses potentialités, de mener une vie libre et riche de sens, décente sur tous les plans, dépendent des dispositifs politiques que la société est capable de mettre en place à cet effet, et de la qualité des liens qu'elle lui permet de tisser ; de même, la solidité d'un collectif, à quelque échelle que ce soit, dépend des ressources propres et de la maturité des individus qui le composent. Retaper les individus en formant autour d'eux un groupe protecteur, nourricier et plus ou moins durable, ou verser au pot commun ce que l'on aura construit dans son coin et qui pourra peut-être servir à la collectivité : tous les angles d'attaque

<sup>3</sup> Kevin Jacquet, *L'artiste a-t-il le droit de se soustraire à la réalité économique ?*, Université de Liège, 2012  
[http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_815215/l-artiste-a-t-il-le-droit-de-se-soustraire-a-la-realite-economique](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_815215/l-artiste-a-t-il-le-droit-de-se-soustraire-a-la-realite-economique)

<sup>4</sup> Proverbe cité par François Emmanuel dans *L'art ou la thérapie* - <http://www.francoisemmanuel.be/art.html>

<sup>5</sup> Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*, PUF, Paris, 2003

du problème, en fonction des circonstances, des affinités, des prédispositions de chacun, sont bons à prendre. »<sup>6</sup>

En ce moment, diverses luttes politiques (re)fleurissent un peu partout, de manière éparse et peu lisible. Subversion et agitation se ressemblent tellement qu'on peine à y voir clair. Mais force est de constater que l'on peut à nouveau entendre comme une petite musique dans l'air, perceptible à qui tend l'oreille, une musique qui ressemble cette fois furieusement à la fameuse troisième voie, celle du milieu. Ni marché, ni État, clame le nouveau mouvement international des *biens communs*<sup>7</sup> à propos de la gestion de l'eau, de la terre, des forêts, d'Internet, etc. On ferait bien de s'en inspirer du côté de la création artistique et de son modèle économique. Pour dépasser la fable du « si tu veux, tu peux », acceptons enfin qu'elle n'est pas la recette de la réussite, mais seulement un des ingrédients nécessaires.

ERIC SMEESTERS  
Réalisateur, etc.  
19/06/2013

---

## SOURCES ET RESSOURCES

Pascal Chabot, *Global burn-out*, PUF, Paris, 2013

Mona Chollet, *Rêves de droite, défaire l'imaginaire sarkozyste*, La Découverte, Paris, 2008

Collectif, « L'anti-recette des biens communs », *Vacarme* n° 63, printemps 2013 -

<http://www.vacarme.org/article2236.html>

Gilles d'Elia, *Les autres sont inépuisables*, 2012 <http://www.gillesdelia.fr/Les-autres-sont-inepuisables.html>

Gilles d'Elia, *Pas une pulsion d'échec, une insurrection de l'âme*, 2010. Le texte a été supprimé du blog de Gilles d'Elia, mais il en existe une trace ici : <http://michaeljackson01.forumactif.org/t2210-insurrection-de-l-ame>

Elizabeth Gilbert, *A propos du génie* (conférence TED, 2009) -

[http://www.ted.com/talks/lang/fr/elizabeth\\_gilbert\\_on\\_genius.html](http://www.ted.com/talks/lang/fr/elizabeth_gilbert_on_genius.html)

Corinne Gobin, « Gouverner par les mots : des stratégies lexicales au service du consensus... contre le social », *Éducatons et sociétés*, n° 13/2004/1

<http://ife.ens-lyon.fr/publications/edition-electronique/education-societes/RE013-6.pdf>

Nicolas Grimaldi, *Traité des solitudes*, Paris, PUF, 2003

Kevin Jacquet, *L'artiste a-t-il le droit de se soustraire à la réalité économique ?*

[http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_815215/l-artiste-a-t-il-le-droit-de-se-soustraire-a-la-realite-economique](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_815215/l-artiste-a-t-il-le-droit-de-se-soustraire-a-la-realite-economique)

---

<sup>6</sup> Mona Chollet, *Rêves de droite, défaire l'imaginaire sarkozyste*, La Découverte, Paris, 2008

<sup>7</sup> Collectif, « L'anti-recette des biens communs », *Vacarme* n° 63, printemps 2013 - <http://www.vacarme.org/article2236.html>